



## Avis au lecteur,

**1916** : Deuxième année d'éloignement de M DELATOCHE, curé de Montboissier. Voici la suite des lettres du Bulletin mensuel des paroisses du canton de Bonneval, (février à décembre 1916).  
J-L Durand

Février 1916

Les Dardanelles, 17 décembre 1915.

Mes chers paroissiens,

J'aurais voulu que ma lettre vous parvint un mois plus tôt afin qu'elle vous portât les vœux que je forme pour vous au début de la nouvelle année. Malheureusement, les événements ne l'ont pas permis. Mais, je suis persuadé que vous vous êtes dit à vous-mêmes tout ce que mon affection pour vous m'aurait suggéré en pareille circonstance.

Depuis que je vous ai écrit, ma vie s'est trouvée modifiée. En effet, le 1<sup>er</sup> décembre, j'ai quitté l'hôpital d'évacuation de Moudros pour rejoindre mon dépôt qui est à Varos dans l'île de Lemnos.

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur qu'il me fallut dire adieu à ce cher hôpital qui me rappelait déjà des souvenirs si doux.

Il me fallut dire adieu à mes malades, dont un bon nombre, au cours d'octobre et de novembre, avait manifesté, comme en août et septembre, des dispositions si chrétiennes. Pendant ces deux derniers mois, combien revinrent à Dieu et en témoignèrent leur bonheur ! L'un d'eux me disait : « Je vous remercie, M. l'abbé, de m'avoir remis dans le bon chemin. » Un autre me déclarait que « la présence des prêtres aux côtés des soldats est pour eux un soutien et une consolation. » Un troisième m'écrivait du dépôt de convalescents où il était retourné : « En vous écrivant ces lignes, je me sens près de vous, écoutant avec foi vos conseils que j'ai toujours mis en pratique. Aussi, je ne perdrai jamais le souvenir de mon passage à l'hôpital... Le soir, je dis mon chapelet. Soyez sûr que la première dizaine est pour vous. J'ai confiance en la Sainte Vierge. Je donne mon âme à Dieu avant de m'endormir. »

Il me fallait dire adieu à cette chapelle récemment installée, où chaque matin je pouvais offrir le Saint Sacrifice de la Messe, où chaque soir j'assistais au salut du Très Saint Sacrement, où chaque dimanche, en outre, nous chantions les Vêpres. Cette chapelle fut inaugurée à la Toussaint. Elle consiste en une baraque en bois. Environ 120 personnes y trouvent place. Cinq autels modestes s'y dressent. Des lustres façonnés par des mains habiles l'embellissent. Bientôt un chemin de la Croix y sera érigé.

Le 1<sup>er</sup> décembre donc, je partis à Varos avec trois de mes confrères. Plusieurs voitures se rendaient précisément à cette petite localité. Elles nous emmenèrent. A Varos, je ne restai que quatre jours. Je profitai quand même de ce rapide passage pour visiter Varos qui est un pays d'environ 500 habitants. Ce qu'il y a de plus remarquable à Varos, c'est l'église grecque schismatique. Elle est fort belle à l'intérieur. Comme dans toutes les églises grecques, on y voit en particulier le trône de l'évêque qui est là en permanence. L'évêque de Lemnos réside à Castros, ville principale de l'île. Tout autour de l'église, il y a des stalles réservées aux hommes et aux jeunes gens. Les femmes et les jeunes filles

se tiennent dans des tribunes ou des galeries pendant les offices. Toute l'assistance participe aux chants. Mais il n'y a ni ensemble ni harmonie. Les oreilles tant soit peu délicates se trouveraient mal à l'aise. L'autel, qui généralement ne répond pas à la splendeur de l'édifice, disparaît aux yeux. Pendant la messe, on distingue le pope, c'est-à-dire le prêtre, derrière une petite porte. Il n'officie pas publiquement comme dans nos églises.

Tout près de Varos, au pied d'une colline sur laquelle il y a 12 moulins à vent placés sur une même ligne, on a fait des découvertes du plus grand intérêt. Ce sont les ruines d'une ville qui remonterait à une très haute antiquité. Les fouilles viennent d'être commencées. Elles seront poursuivies et donneront d'excellents résultats, espère-t-on. J'ai vivement regretté de n'avoir pu me rendre sur l'emplacement de cette ville car, il me fallait déjà quitter Varos.

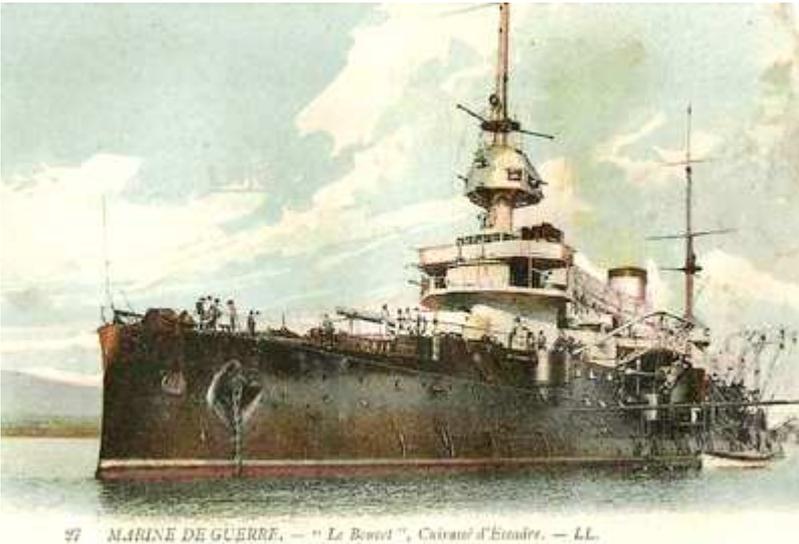
Le samedi, nous allâmes coucher à Moudros et le dimanche matin, 5 décembre, nous prîmes le remorqueur Jeanne-Antoinette pour gagner les Dardanelles.

Nous ne formions qu'un détachement de 31 soldats. Il était 7 heures du matin quand nous partîmes et nous arrivâmes à 3 heures du soir. Notre traversée s'effectua dans les meilleures conditions. Elle fut favorisée par un temps superbe. D'ailleurs depuis le commencement de décembre jusqu'à ce jour, la température fut douce. Il n'en sera plus ainsi quand vous lirez cette lettre. Sur notre parcours, nous aperçûmes les Iles de Ténédos et d'Imbros, et aussi l'île aux Lapins. Enfin nous étions rendus. Nous dûmes marcher pendant 20 minutes avant d'atteindre notre campement.



Nous traversâmes le village quasi détruit de Sedd-ul-Bahr. La mosquée elle-même (c'est le lieu du culte chez les Turcs musulmans) est en ruines. On devine tout de suite que de grands combats se sont engagés ici. A la sortie du village, il y a un cimetière dans lequel sont inhumés nos vaillants soldats tués au cours de ces luttes mémorables.

Nous nous sommes installés à 700, ou 800 mètres du quai de débarquement. Derrière notre campement, on nous montre un endroit dans la mer. C'est là, nous dit-on, que fut



77 MARINE DE GUERRE. — " Le Bouvet ", Croiseur d'Éclaire. — LL.

coulé le « Bouvet » avec environ 650 hommes qui périrent dans les eaux.

Le samedi 11 décembre il fallut s'arracher à cette tranquillité relative dont nous jouissions pour faire connaissance avec les tranchées. Je partis à titre de brancardier. Le grondement du canon, le sifflement des balles effraient tout d'abord. Mais nous sommes tels que nous nous habituons à tout, même au bruit du canon.

Jusqu'ici, la vie des tranchées vécue par tant des vôtres depuis de trop longs mois, n'a pas été trop pénible pour moi. Cette vie est parfois monotone. Les oiseaux viennent en rompre la monotonie.

Ils voltigent au-dessus des tranchées en gazouillant. Ils sont braves aussi.

Actuellement, je suis au repos. J'en profite pour dire ma messe chaque matin. J'espère bien qu'à l'avenir il me sera possible de la célébrer dans les tranchées, puisque j'ai en ma possession un autel portatif. Beaucoup de soldats se feraient un plaisir d'y assister et même d'y communier. Si la Sainte messe est la consolation du prêtre, elle est également un réconfort pour les autres hommes. Puisse cet auguste sacrifice attirer sur la France et ses alliés, la protection de Dieu.

J'ai appris avec peine que notre paroisse compte deux nouvelles victimes de la guerre. Cette fois, ce sont les hameaux du Perruchay et de Dampierre qui ont été éprouvés. Honneur à ces braves ! Nous ne devons pas nous contenter d'admirer leur héroïsme en face du danger, il faut surtout prier pour eux. Car, dit la Sainte Écriture « c'est une salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient purifiés de leurs péchés. »

Les parents ne l'oublieront pas : veiller à l'instruction religieuse de leurs enfants est un de leurs plus graves devoirs.

Aussi, ils auront à cœur de suivre avec intérêt les progrès que réalisent leurs enfants dans l'enseignement chrétien. Ils feront apprendre à ceux-ci leurs prières. Ce sera là une œuvre excellente et très agréable à Dieu. Je pense que les mères l'ont compris. Elles seront aussi les auxiliaires de M. le curé de Bouville qui ne peut évidemment pas se rendre à Montboissier assez souvent pour instruire vos enfants.

Quand cette lettre vous parviendra, nous serons sur le

point d'entrer dans la période du Carême. Profitez de ce saint temps pour amender votre vie. Revenez à la pratique de la religion. Que vos prières montent vers Dieu plus fréquentes et plus confiantes ! Que l'assistance à la messe du dimanche soit plus régulière, même si elle impose quelques sacrifices ! Ce n'est pas l'heure de rechercher ses aises. Il y en a tant qui souffrent sur les champs de bataille.

Que le devoir de la communion pascale soit repris par ceux qui l'ont abandonné, ils sont malheureusement trop nombreux. Que la loi de l'abstinence soit mieux observée les jours prescrits, surtout le vendredi. Ce sont là les obligations essentielles du chrétien. Et tant que vous ne vous y serez pas soumis, vous n'aurez pas le droit de dire : « Nous avons tout fait pour que Dieu nous protège. Nous attendons avec impatience la fin de la guerre. » Je vous répondrai que Dieu attend aussi, il attend notre retour à une vie plus chrétienne. N'est-ce pas le délai de notre conversion qui retarde indéfiniment l'heure des miséricordes divines ? Prenons donc la généreuse résolution de revenir à Dieu. C'est mon vœu le plus cher.

Une année s'est bientôt écoulée depuis que je vous ai quittés. Ce me serait une joie bien douce de vous revoir. Espérons que notre séparation ne sera plus de longue durée. Rien sans doute n'annonce la fin prochaine des hostilités. Mais, Dieu sait mettre un terme à tout, quand il lui plaît. Ayons pleine confiance.

Je vous souhaite que tous les vôtres reviennent sains et saufs. Que la Sainte Vierge les prenne sous sa maternelle protection !

Croyez, mes chers paroissiens, à mes sentiments dévoués en Notre Seigneur.

J DELATOCHE, curé de Montboissier.

Avril 1916

Île de Mytilène, 9 février 1916.

Mes chers paroissiens,

Les mois se succèdent et nos grandes épreuves continuent. Il faut donc nous y résigner et nous efforcer de rendre méritoire devant Dieu cette résignation. C'est pour vous y aider que je vous écris de temps à autre. Mon séjour aux Dardanelles ne fut pas d'aussi longue durée que je le pensais. En effet, nous débarquâmes dans la presqu'île de Gallipoli le 5 décembre et le 3 janvier nous la quittions. Pendant ces quelques semaines passées là-bas, je fus successivement brancardier et infirmier.

Je vécus la vie des tranchées. Parfois, balles et obus pleuvaient. Sous cette pluie dangereuse, nos soldats gardaient un calme imperturbable. Si un vide se produisait au milieu d'eux ils ne perdaient point leur sang-froid. Chacun restait fidèle à son poste, se disant : « Maintenant, c'est le tour de mon voisin de mourir pour la noble et juste cause ; bientôt peut-être ce sera le mien. » Et un fait d'acceptation sortait sinon de la bouche du brave, mais ce qui vaut mieux de son cœur. Quand le soldat était plus chrétien, on l'entendait prononcer tout naturellement ces mots sublimes : « Si Dieu veut le sacrifice de ma vie, je le veux. » Les voilà nos héros ! je les ai vus de près ; je les ai admirés ; je les aime aussi.

En décembre, nous n'eûmes pas trop à souffrir de la température. Généralement, le ciel se montra assez clément.

Pour dire ma messe, quand mon régiment était aux tranchées, j'utilisais un petit abri, auquel l'étable de Bethléem n'aurait rien eu à envier. A côté de cette très modeste chapelle, 40 soldats français sont enterrés. Ce lieu fut témoin de durs combats. Beaucoup tombèrent en ce ravin qu'on a surnommé depuis « le ravin de la mort. »

Aux Dardanelles les douces fêtes de Noël ne passèrent pas inaperçues. Deux messes de minuit furent célébrées en public l'une à l'arrière, l'autre plus à proximité de la ligne de feu. On y vit bon nombre d'assistants, et de communians. Les messes du jour ne furent pas moins fréquentées. Faut-il s'en étonner? Non. A ce moment, le canon grondait et pouvait à chaque instant semer la mort dans nos rangs. Quand il se sent ainsi en danger, l'homme redevient naturellement religieux, s'il a cessé de l'être à une époque plus calme.

Le samedi soir, premier janvier, nous abandonnâmes les tranchées que nous ne devions plus revoir. Les Anglais prenaient nos positions. Nous restâmes au repos le dimanche. Dans la matinée, deux obus vinrent tuer six des nôtres et en blessèrent grièvement un autre.

A ce dernier, je donnai les sacrements qu'il accepta au milieu de ses atroces souffrances. J'ignore ce qu'il est devenu. Quelques heures après, je bénissais la tombe des six premiers.

Vers huit heures du soir nous partîmes pour le quai d'embarquement. car nous avions reçu l'ordre d'évacuer la presqu'île. Nous avons deux kilomètres à franchir. Il y avait bien un certain péril à parcourir cette distance. De la côte d'Asie, l'ennemi saluait notre départ par l'envoi de gros obus qui faisaient grand fracas, mais qui heureusement firent de la petite besogne. Nous n'eûmes à déplorer que quelques blessures.

Il était une heure du matin, 3 janvier, quand nous primes le *Chili* qui allait nous emmener pour une destination inconnue. A 3 heures, nous voguions en pleine mer. La traversée s'effectua assez rapidement. Vers 7 heures du matin, nous aperçûmes une île, c'était celle de Lemnos. Bientôt nous entrions dans la magnifique baie de Moudros. Enfin, nous étions arrivés. Il était plus de 9 heures lorsque nous descendîmes du remorqueur *Espérance-Alger* qui du *Chili* nous conduisit au débarcadère.

Nous nous installâmes près de Moudros sur la pente d'une colline voisine de l'hôpital d'évacuation n° 1. Ma joie fut grande de revoir ces lieux aimés. Deux fois par jour, je pus me rendre à cet hôpital, le matin pour y dire ma messe, le soir pour y assister au salut du Très Saint Sacrement. J'ai ainsi constaté en même temps qu'à côté du camp des prisonniers turcs, on avait dressé un autre camp. J'appris que c'étaient des prisonniers bulgares qui s'y trouvaient.

Nous demeurâmes 11 jours à Lemnos, du 3 au 14 janvier. Le 9 janvier était un dimanche. En plein air, je célébrai la messe en présence de 350 officiers et soldats. Le vendredi 14, nous quittâmes l'île de Lemnos à bord de *la Loire*, vers 6 heures du soir. Nous partîmes, toujours pour une destination inconnue. Cependant, on prononçait le nom de Mytilène. Nous voyageâmes pendant la nuit. La mer fut assez mauvaise. Le vent soufflait, il pleuvait. Le matin, nous aperçûmes une île aux aspects riants et enchanteurs. On nous

dit : « C'est Mytilène. » L'île de Mytilène serait le terme de notre parcours. La traversée un peu lente a duré de 14 à 15 heures.

Nous débarquâmes sous la pluie, et sous la pluie nous dressâmes nos tentes dans la vallée de Chisméris. Heureusement le lendemain il fera beau et dans la suite nous aurons un temps splendide.

L'île de Mytilène, qu'on appelait jadis Lesbos, est une île grecque de la mer Égée. Auparavant, elle était sous la domination de la Turquie. La Grèce s'en empara ainsi que de Lemnos pendant les guerres dont les Balkans furent le théâtre au commencement de ce siècle. Mytilène a 74 kilomètres de longueur. Sa population est de plus de cent mille habitants. Sa ville principale est Métélin qui a 25 000 âmes. Actuellement ce nombre est doublé, parce que des réfugiés grecs et arméniens sont venus demander à cette cité une sécurité que ne leur offrait plus la côte d'Asie où ils avaient vécu jusqu'alors. Métélin est situé au bord de la mer. Un fort la protège.

L'île est accidentée. Ce ne sont que monts et vallées. Le mont le plus élevé a 910 mètres d'altitude ; c'est le mont Olympos. J'ai fait l'ascension du mont Strobilo. De son sommet, on aperçoit la côte d'Asie qui n'est distante que de 15 kilomètres. Puis si on porte ses regards d'un autre côté, on distingue l'île de Chio.

Les oliviers recouvrent en grande partie ce ravissant pays. Lorsque nous sommes arrivés les habitants achevaient la récolte des olives. Évidemment, les fabriques d'huile d'olive me manquent pas. Aussi, le commerce est prospère. De plus, il y a de la vigne et des figuiers. Nous avons remarqué aussi, encore suspendues aux branches, des oranges et des mandarines parvenues à maturité. Il est impossible de marcher pendant un quart d'heure sans rencontrer plusieurs marchands d'oranges, de mandarines et de figues. Hier, j'ai passé près d'un cerisier tout blanc de fleurs.

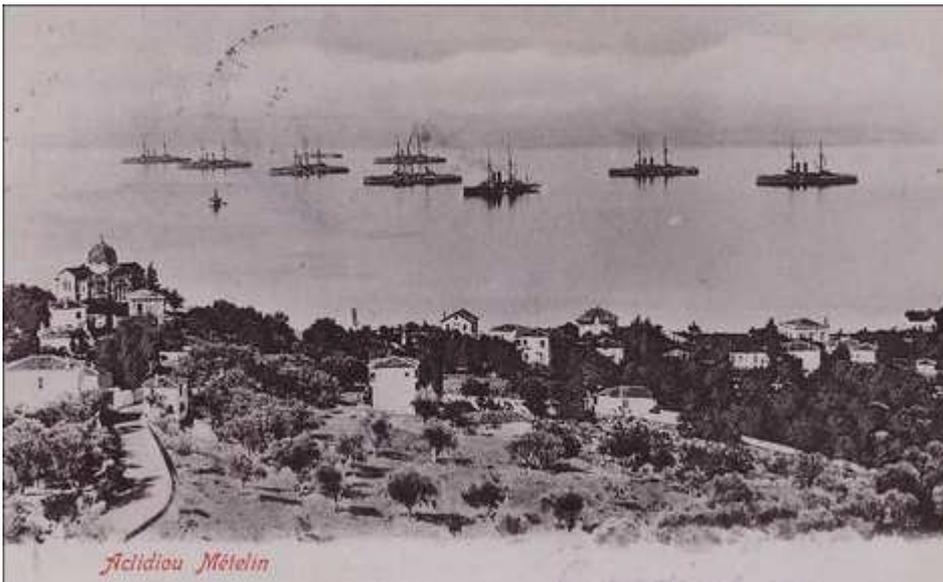
Ajoutez à tout cela que le climat est doux et vous en conclurez que le séjour en cette contrée est délicieux.

Les habitants, surtout ceux des villes, paraissent plus modernisés que ceux de Lemnos. Cela tient sans doute à leur commerce. Les garçons sont de merveilleux cavaliers. On voit des enfants de 10 ans, assis sur un petit cheval franchir des distances à une allure vertigineuse. Ils sont d'une singulière agilité. Les mères en France ne laisseraient sans doute pas leurs si jeunes fils se livrer à ce genre d'équitation.

Au point de vue religieux la presque totalité de l'île est orthodoxe, c'est-à-dire grecque-schismatique. Il y a aussi des musulmans comme l'atteste la présence au moins d'une mosquée à Métélin. La ville de Métélin possède à elle seule 4 ou 5 églises grecques schismatiques et 24 ou 25 popes, c'est à dire prêtres schismatiques. C'est aussi la résidence épiscopale. On voit assez loin de notre camp les ruines d'un ancien monastère orthodoxe. La chapelle et les cloîtres subsistent encore. L'île de Mytilène n'a que 80 catholiques qui ont pour pasteur un franciscain belge. Il n'y a du reste qu'une seule église catholique, et elle est à Métélin. Sept Religieuses franciscaines missionnaires de Marie dirigent dans cette même ville une école de filles. Elles ont 50 élèves, parmi lesquelles dix environ sont catholiques. En outre, les frères maristes y tenaient une école florissante de garçons. La guerre a rappelé en France les frères maristes.

J'ai la possibilité de dire ma messe presque tous les matins

sous une tente. Mais le dimanche, c'est dehors que j'offre le saint sacrifice. L'assistance y est toujours respectable : 250, 300, 350, 400 soldats, ce sont les chiffres que nous avons atteints jusqu'ici. Reconnaissez, mes chers paroissiens, que nos militaires m'ont habitué à une belle assistance à la messe du dimanche. J'espère, que l'épreuve vous ayant inspiré des résolutions pratiques, vous me donnerez le même consolant spectacle quand je serai revenu parmi vous, si Dieu m'accorde la joie du retour. Je serais très heureux si j'apprenais que dès maintenant vous avez commencé et que vous dédommaginez ainsi par votre ferveur M. le curé de Bouville des sacrifices pénibles et ruineux pour sa santé, qu'il s'impose afin de vous assurer la messe la plus possible.



Plus nous avançons, plus nous remarquons que les moyens humains sont impuissants par eux-mêmes à nous procurer la paix désirée, la paix victorieuse. En cette heure tragique que nous traversons, nous avons surtout besoin de recourir au surnaturel. Il nous faut l'union de ce double élément pour nous conduire à la victoire définitive ; en d'autres termes, il importe que nous ayons des héros et des saints. Des héros, il y en a en France, il y en a même beaucoup ; chaque jour nous en révèle de nouveaux.

Le rôle des héros est de lutter pour la défense de la patrie. Des saints, c'est-à-dire de vrais chrétiens, de fidèles observateurs des lois de Dieu et de l'Église, nous en avons, mais nous n'en avons pas assez. Leur mission est d'attirer, sur ceux qui combattent la bénédiction d'En Haut. Je sais que l'on prie beaucoup en France. Je sais que les âmes plus pieuses ajoutent à la prière la pénitence. Mais que de prières perdent de leur efficacité parce qu'elles ne jaillissent point d'un cœur qui appartient à Dieu. Tâchez donc de vous mettre dans les dispositions voulues pour que vos supplications ne soient pas stériles.

Il est vrai que nous avons au ciel des intercesseurs dévoués. Ce sont tous ces prêtres, religieux et séminaristes qui ont versé leur sang au cours de cette guerre!. Peuvent-ils se désintéresser d'une cause juste pour laquelle ils ont combattu sur la terre et pour laquelle ils sont morts si noblement?

Tournez-vous donc complètement vers Dieu, mes chers paroissiens. N'en doutez pas : nous vaincrons, mais nous ne vaincrons que par Dieu. Il y en a qui croient pouvoir se

passer de Dieu, et ils le disent tout haut. C'est une erreur monstrueuse. Relevons nos courages. Reprenons à espérer si toutefois l'espérance nous a abandonnés. Ne soyons pas effrayés par les succès éphémères qu'au loin peuvent remporter nos ennemis. En cette année 1916, qui sera la dernière de la guerre, nous verrons nos soldats rentrer dans leurs foyers et porter fièrement les lauriers de la victoire.

Vivez dans ces pensées réconfortantes. Vous y puiserez peut-être un stimulant pour mieux remplir vos devoirs religieux que vous avez trop délaissés jusqu'à présent ; ayons la franchise de l'avouer.

Rappelons-nous que nous avons en la Très Sainte Vierge, une puissante protectrice. De nos jours, on l'invoque sous le titre plein d'espoir de « Reine de la paix. » En son honneur, nous aimons à égrener pieusement et filialement notre chapelet. L'histoire garde le nom de ceux qui, par la récitation du chapelet, ont obtenu que la Sainte Vierge intervint parfois d'une façon miraculeuse en faveur de nos armées.

Dites à nos soldats qui combattent que ma pensée va souvent vers eux. Que « Notre Dame des tranchées » les garde !. Il y en a d'autres qui sont tout aussi dignes d'intérêt, ce sont les prisonniers. Que Marie « Consolatrice des affligés » adoucisse pour eux les amertumes de la captivité !. Qu'elle les ramène vite à leurs familles si impatientes de contempler leurs traits !

Au moment où j'achève cette lettre, on nous annonce pour demain notre départ de l'île de Mytilène.

Croyez, mes chers paroissiens à mes sentiments affectueux et dévoués en Notre Seigneur.

J DELATOCHE, curé de Montboissier.

Juin 1916

Grèce, 31 mars 1916.

Mes chers paroissiens,

Il y a quelques années, nous ne pensions pas que nous foulerions de nos pieds cette terre aux classiques souvenirs, qui eut surtout la gloire immortelle d'être évangélisée par l'Apôtre Saint Paul.

Le mercredi 9 février, circule le bruit que l'on va quitter la ravissante île de Mytilène. Ce bruit se confirme. Pour le lendemain, le réveil est fixé à 5 heures. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. De meilleure heure encore, je m'étais levé afin d'avoir le bonheur de célébrer ma messe. Vers 8 heures nous partons nous, les Européens, laissant ici Créoles et Sénégalais. A Salonique, puisque c'est là que nous serons dirigés, la température est trop froide. Ils viendront nous y rejoindre plus tard. Donc, il est 8 heures. « Adieu, douce vallée de Chisméris. Tu nous fus si hospitalière pendant près d'un mois que nous ne t'oublierons jamais. » « Tout le monde, sac au dos! » Tel est l'ordre. « En avant. Marche! » La colonne s'ébranle. A 9 heures et demie, nous sommes au quai d'embarquement. Il faut attendre ; on déjeune.

Midi ! Le remorqueur « le Furet » nous emmène jusqu'à

« l'Armand Béhic », qui lève l'ancre vers 15 heures. Notre traversée s'effectuera en grande partie pendant la nuit. Une mer tranquille ne bercera point notre sommeil. Au contraire, la mer Égée sera on ne peut plus démontée. Conséquence : mal de mer de tous côtés.

Il est 6 heures. Je me rends dans une salle gracieusement mise à ma disposition pour y dire ma messe. C'est le 11 février. Il y a exactement 58 ans, à Lourdes, l'Immaculée Conception fit son apparition pour la première fois.

L'Église en commémore le souvenir aujourd'hui.

Notre parcours s'accomplit sans accident. Les sous-marins nous ont épargnés. Nous entrons dans la magnifique baie de Salonique, au fond de laquelle s'élevant en amphithéâtre sur les pentes du mont Kortiach, la ville de Salonique apparaît avec sa multitude de minarets. Ces minarets nous révèlent immédiatement la présence de nombreuses mosquées musulmanes dans l'illustre cité. Il paraît qu'il n'y a pas moins de 50,000 musulmans à Salonique.

A 11 heures, « l'Armand Béhic », qui depuis quelque temps a ralenti sa marche, stoppe. Nous déjeunons à bord. Le «singé» sera le plat du jour. Le «singé» est le bœuf conservé.

Il est 13 heures, quand nous débarquons. Sous une pluie battante, nous défilons dans l'avenue du Quai et dans l'avenue de la Reine Olga. Nous passons devant plusieurs consulats, devant une école française de filles tenue par des Sœurs de Saint Vincent de Paul. Nous apercevons l'hôpital militaire de la princesse Marie de Grèce. Il règne une grande activité dans la ville. Les tramways électriques se croisent. Voitures élégantes, lourds camions, automobiles, tout est en mouvement. Partout, on rencontre des Juifs avec leur coiffure spéciale et leur nez non moins spécial. Quoi d'étonnant? Sur une population de 200 000 âmes, Salonique possède à elle seule environ 80 000 Juifs.

Nous quittons Salonique. Nous longeons plusieurs campements anglais. A 7 ou 8 kilomètres, nous faisons halte pour passer la nuit du vendredi au samedi. Un institut agronomique en construction nous servira d'abri. Il pleut toujours. Il vente fort.

Et pour comble de malheur, notre hôtel improvisé manque de fenêtres. Aussi, l'air circule-t-il librement.

Le lendemain le soleil nous envoie quelques pales rayons. Il faut reprendre notre route. Il y a encore 7 ou 8 kilomètres à parcourir. Nous distinguons au cours de notre trajet le village de Cédés avec son minaret. Ici où là, on voit une ferme. Près d'une petite localité, Loutra aux bains sulfureux, nous installons nos tentes dans une immense plaine marécageuse, qu'enveloppent des collines quelque peu verdoyantes. Dominant ces collines et revêtu de son blanc manteau de neige, le mont Olympe, qui, dans la mythologie grecque passait pour être le séjour des dieux, se dresse fièrement dans le lointain. La plaine par nous occupée est traversée par une route, assez mauvaise d'ailleurs, qui va de Salonique à Cavala. Cavala est l'ancienne Néapolis où débarqua Saint Paul venant prêcher l'Évangile en Macédoine à la suite de la fameuse vision qu'il eut à Troas. Cette route, dit-on, devait être transformée par les Turcs en voie ferrée et continuée jusqu'à Constantinople. La guerre des Balkans, qui en 1912 enleva aux Turcs Salonique et cette contrée pour la placer

sous la domination de la Grèce, empêcha la réalisation de ce projet.

Si éloigné de Salonique, je regrettais de ne pouvoir la visiter. Fort heureusement, je dus y accompagner en automobile un malade. C'était le dimanche 19 mars. Nous assistâmes aux premières Vêpres de Saint-Joseph à l'église de l'Immaculée Conception, qui est l'unique église catholique. Elle est desservie par des Lazaristes. On y exécute les mélodies grégoriennes. Notons que Salonique n'a que 1500 catholiques.

Parmi les curiosités de la ville, ce qui mérite le plus de fixer l'attention, ce sont les antiques églises. Je nomme les principales : Saint Dimitri ou Saint Démétrius, Sainte Sophie, Saint Georges, les Saints Apôtres. On éprouve un regret en constatant qu'aucun édifice religieux ne porte le nom de Saint Paul, qui pourtant annonça la parole de Dieu à Salonique, alors appelée Thessalonique. Ces églises furent



transformées en mosquées par les Turcs au XIV<sup>e</sup> siècle. En 1912, quoiqu'à contre cœur, les Turcs furent contraints d'abandonner ces temples magnifiques, qu'ils avaient eu soin de dégrader le plus possible d'ailleurs. Les mêmes temples furent rendus au culte orthodoxe.

J'ai visité l'église Saint Dimitri, qui garde le tombeau de Saint Démétrius. La piété des Grecs entoure d'une grande vénération ce tombeau, où ceux-ci aiment à prier et à brûler des cierges. L'église Saint Dimitri possède de superbes icônes. Elle a cinq nefs. Des piliers tout en marbre en soutiennent les voûtes. Le roi de Grèce et l'archevêque orthodoxe de Salonique y ont chacun leur trône.

Nous traversâmes une rue, la rue Egnatienne, qui fut, dit-on, traversée par Saint Paul.

Nous ne pûmes poursuivre davantage notre instructive promenade à Salonique. Il nous fallait regagner le quartier général pour prendre l'automobile qui nous ramènerait à Loutra.

Vous vous demandez peut-être ce que font ici nos soldats. Ils se livrent à différents exercices, à des marches. De plus, surtout en ce moment, ils se consacrent à la création de chemins et de routes. Car, cette contrée en est particulièrement dépourvue. Les Grecs, ceux de la campagne, voyageant généralement à dos d'âne ou de cheval, se contentent d'étroits sentiers. Mais, pour assurer le ravitaillement de nos troupes, nous avons besoin de voies plus larges. Ces différents travaux nécessitent de notre part

de fréquents déplacements. A titre d'infirmier, je suis ma compagnie partout où elle se porte. Actuellement, nous vivons au milieu des montagnes, habitées par les loups et les chacals. De nombreux troupeaux de maigres moutons paissent en ces lieux. Ici où là, se rencontrent de petits villages, de minces filets d'eau ou des ruisseaux plus importants serpentent au fond des ravins. Les vautours aux ailes largement déployées planent dans les airs.

Au cours d'une de mes promenades pédestre dans les montagnes, j'ai aperçu un monastère orthodoxe. J'étais accompagné d'un séminariste savoyard. Tous deux, nous nous dirigeâmes vers ce monastère qui remonte au IX<sup>e</sup> siècle, nous déclara le Frère Grégoire. Quand nous pénétrâmes, les religieux, cinq Pères et vingt Frères, récitaient leur office à la chapelle. Nous fûmes accueillis cordialement. On nous offrit même à déjeuner. Comme c'était le Carême, on nous servit un repas des plus modestes. En voici d'ailleurs le menu : pain grec noir, oignon, fromage, verre de vin rouge. Le bon Frère Théonas nous avait présenté, en guise d'apéritif, un café turc et une liqueur. Ce vieux monastère, placé sous le patronage de Sainte Anastasie, est bien capable d'intéresser les archéologues. Malheureusement, il n'a plus cette ferveur qu'il connut jadis lorsqu'il abritait des moines catholiques.

Grâce à mon autel portatif, qui pendant toute cette expédition restera mon fidèle compagnon, je puis dire ma messe presque chaque matin.

Quoique nous soyons soumis à de continuel déplacements, beaucoup de soldats cependant sanctifient le dimanche par l'assistance à la messe. Et quand la possibilité leur en est enlevée, ils le regrettent sincèrement. Les fêtes de Pâques les verront sans doute approcher nombreux de la Table Sainte. Je suis convaincu que mes chers paroissiens mobilisés auront à cœur eux aussi de remplir à cette occasion leurs devoirs de chrétiens. Ils n'ont peut être pas attendu jusqu'à cette heure pour le faire. J'ai même la quasi certitude qu'ils se sont promis, s'ils survivaient à la guerre, un meilleur emploi de leurs jours. Ayant vu la mort de si près, ils rapporteront évidemment du seuil de l'éternité une foi plus vive et surtout plus agissante.

Soyez-en persuadés, mes chers paroissiens, je fais souvent mémoire de vous et des vôtres devant Dieu. Mais, vous que la guerre a rendus veuves si tôt, vous qui n'attendez plus un père qui ne reviendra plus, vous qui ne reverrez plus un fils tendrement aimé ou un frère regretté, laissez-moi vous le dire : Votre curé prie pour vous bien spécialement. Devant ces trépas qui ont brusquement terminé des vies qui vous étaient si chères, « ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. » Vos larmes, je les comprends et ne puis les empêcher de couler. Rappelez vous ce que la foi nous enseigne au sujet de l'autre monde dans lequel sont entrés vos défunts. La foi nous apprend qu'il y a un ciel où l'on se retrouve. C'est là que vous rencontrerez ceux que vous aimiez plus que tous les autres êtres ici-bas. Car, Dieu, dont la miséricorde est infinie, aura sans doute accordé à ces combattants des grâces de choix, un repentir soudain de leurs fautes au moment de leur suprême sacrifice. Et ce repentir, qui efface les péchés, si on n'a pu recourir au sacrement de Pénitence, assure l'éternel salut.

Notre armée a déjà obtenu d'incontestables succès. Nos vaillants soldats, qui n'ont cessé d'ajouter de nouveaux lauriers à de brillants exploits, achèveront une œuvre déjà si

heureusement commencée. Ils finiront cette année, d'écrire une des plus belles et des plus glorieuses pages de notre histoire. Ouvrons bien larges nos cœurs à l'espérance. Chez celui qui considère attentivement la marche des événements, la confiance en notre victoire certaine et même prochaine, grandit de plus en plus. Cependant, n'arrêtons point nos supplications. Plus que jamais, prions Celui qui tient en ses mains la victoire. Et parce que le Sacré Cœur n'aura pas peu contribué au triomphe de nos armées, nous prendrons la résolution « d'introniser chez nous le Sacré-Cœur ». A mon retour, je serai très heureux d'assister à cette «intronisation du Sacré-Cœur dans nos foyers. »

Agréez, mes chers paroissiens, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

J. DELATOCHE, curé de Montboissier.

Août 1916

Grèce, 15 mai 1916.

Mes bien chers paroissiens, Trois mois de séjour en cette lointaine contrée m'ont permis de faire plus ample connaissance avec la Grèce. Les longues marches, tantôt sous un chaud soleil, tantôt sous une pluie battante, m'ont procuré l'occasion de parcourir sur une assez vaste étendue ce pays où surgissent pour ainsi dire à chaque pas les souvenirs classiques.

Une fois de plus, laissez-moi vous livrer quelques-unes de mes impressions. Sur certains détails, je garderai le silence cependant, car de vous les narrer je n'en ai nul droit à l'heure actuelle.

Le lundi de Pâques, je traverse un village. Il est 7 heures du matin. La cloche de l'église orthodoxe lance dans les airs un joyeux appel. Dociles à sa voix et revêtus de leurs habits de fête, hommes, femmes, enfants s'acheminent vers l'église. Parmi cette foule pieuse, je distingue des soldats grecs permissionnaires. Tout le monde tient à la main un cierge éteint, qu'on allumera en entrant dans l'église. C'est l'usage. Je remarque aussi le costume des femmes et des jeunes filles, qui, dans les familles aisées, est fort joli et parfois riche. Il n'a rien de l'excentricité de la mode française.

J'ai suivi les fidèles dans l'église. Les hommes et les jeunes gens occupent les stalles ou restent debout au milieu de la nef. Les femmes et les jeunes filles sont dans les tribunes. Le recueillement laisse quelque peu à désirer. Comment en serait-il autrement du reste? Personne ne se sert de livre, ce qui serait pourtant le meilleur moyen de fixer l'attention. Et puis, 20 ou 25 enfants, nullement pressés d'entrer, se tiennent à la porte et élèvent la voix à qui mieux mieux. Pendant ce temps là, le pope officie à un autel qui disparaît à peu près. A différentes reprises, il se montre bien pour encenser l'assistance. Comme chaque année, demain, mardi de Pâques, semblable cérémonie aura lieu.

La messe n'est pas finie. Je sors, car il me faut aller plus loin. Le soir, quand je repasserai dans le village, la fête profane aura succédé à la fête religieuse. Au son de la musique, les habitants se livreront à la danse sur la place publique.

Je continue ma route. Chemin faisant, j'admire la nature qui s'est revêtue de sa fraîche parure du printemps. On dirait la France en cette saison où tout paraît renaître. Il me

souvent d'avoir lu jadis d'un fils de roi transporté loin du pays de ses pères que la vue d'un palmier le faisait pleurer, parce qu'elle lui rappelait sa terre natale qui en produisait de semblables. De même, en considérant ce spectacle d'une nature toute rajeunie, on pense à la France aimée et d'en revoir le sol béni on éprouve l'invincible désir. Je traverse une plaine recouverte d'un magnifique tapis vert. Je franchis des collines boisées. Des troupeaux de bœufs qui portent au cou une sonnette, paissent en ces lieux si calmes. Lorsque toutes les sonnettes s'agitent, leur sonnerie donne l'illusion d'un gracieux carillon. J'aperçois de nombreuses tortues. D'ailleurs, il y en a tant que l'on croirait que c'est une spécialité du pays. Cette richesse même fournit aux soldats plus habiles l'occasion de montrer leur savoir faire et de préparer avec ces tortues des plats du meilleur goût.

Je me rends dans une localité de 1.200 à 1.500 âmes. Il est 11 heures, quand j'y arrive. Pour prendre mon déjeuner, je me suis assis sur l'herbe tendre d'un pré, au pied d'un arbre qui m'offre une ombre fraîche. Le menu de mon repas compose de tout ce qu'une affection maternelle m'a envoyé de France. Je vois partout des enfants porter des pains. Remarquant sans doute mon étonnement, un pope que je rencontre me déclare que c'est une coutume à Pâques de partager le pain entre frères, sœurs, parents, amis, pour signifier l'union qui doit exister entre les uns et les autres. Dans cette localité, il y a cinq églises orthodoxes ou schismatiques. J'ai pu en visiter une seule. Elle n'a rien de remarquable. Ce pays est le siège d'un évêché orthodoxe. L'évêque est la plus haute personnalité du lieu à tous les points de vue. Il a sous sa juridiction une vingtaine de paroisses.

Peu étendus, sont d'ordinaire les diocèses, et nombreux sont les évêques. Ceux-ci sont recrutés habituellement parmi les religieux. Ils ont une supériorité intellectuelle incontestable sur les popes, gens médiocrement instruits...

Rien de ce luxe exagéré n'existe chez les Grecs orthodoxes. Excès contraire : leurs cimetières sont mal tenus. Une très simple croix, puisqu'ils sont chrétiens, indique la place occupée par le défunt. Notons en passant, que, quoique chrétiens, les Grecs orthodoxes ne sont pas catholiques, parce qu'ils n'admettent pas l'autorité du Pape. D'où le nom de schismatiques qu'on leur a donné. Leur chef spirituel est le patriarche orthodoxe de Constantinople. Les Grecs usent de certains procédés qui hâtent la décomposition des corps. Au bout de trois ans, je crois, on exhume les ossements que l'on recueille et que l'on réunit dans un ossuaire commun. La même malpropreté règne dans les cimetières musulmans. Mais, les croix sont remplacées par une pierre plate fixée debout dans le sol.

Vous parlerai-je maintenant, mes bien chers paroissiens, de la piété de bon nombre de nos soldats, piété qui s'est surtout manifestée à l'occasion des fêtes de Pâques ? Le Jeudi-Saint, je dis la grand'messe en plein air devant environ 90 soldats dont 5 communient. Le samedi soir, de 6 heures à 9 heures et demie, puis le dimanche matin de 5 à 6 heures, il me faut entendre les confessions. Je célèbre alors une première messe avec 200 assistants. Cinquante-cinq d'entre eux s'approchent de la Table Sainte pour recevoir l'Eucharistie. Quelques pieux cantiques furent exécutés avec âme pendant cette impressionnante cérémonie. Je me hâte. Je dois chanter ailleurs la grand'messe. A cause des confessions, je suis obligé de retarder de 3/4 d'heure. Trois cents officiers et soldats sont présents. Il y a 25

communions. D'autres ne purent se confesser assez tôt. Il est vrai que, pendant les semaines suivantes, j'aurai l'occasion de communier ces militaires. Le « Victimae paschali », le populaire « 0 Fili » avec ses joyeux « Alléluia » ne furent pas oubliés. Le « Regina cœli » eut aussi sa place marquée dans notre programme. Ces chants me rappelèrent les jours bénis où nous célébrions ensemble les solennités pascales. En somme, la fête de Pâques m'apporta de grandes joies. Ces joies supérieures sont de celles que le cœur ressent, mais que la plume ne peut traduire.

Parmi les communiantes, il y en a qui avaient déserté les sacrements depuis de longues années tel celui qui me dit : « M. l'abbé, je dois vous dire tout d'abord que vous avez ici un vieil endurci. » La guerre et aussi la grâce de Dieu les ont décidés à revenir à cette religion qui berça les années de leur enfance et de leur adolescence.

Toute la journée de Pâques se ressentit de la ferveur du matin. Un officier en fit l'heureuse constatation. On remarquait, en particulier chez ceux qui avaient communie, une expression de bonheur inaccoutumé. Ah ! c'est que le pardon divin, quand il descend dans une âme avec l'absolution du prêtre, apporte avec lui « une joie qui surpasse tout sentiment », selon le langage de Saint-Paul. Et Jésus, venant en l'âme purifiée, met le comble à son allégresse.

Les flots de sang continuent à couler des blessures de nos héroïques soldats, les flots de larmes coulent également des yeux des mères, des épouses, des sœurs, des enfants. Oui, mes bien chers paroissiens, nos douleurs sont immenses. Cependant, il ne faut pas que le murmure contre Dieu soit sur nos lèvres, moins encore dans notre cœur peut être broyé. La place me manque pour vous démontrer dans cette lettre comment nos épreuves actuelles ne mettent point en défaut l'infinie bonté de notre Père du ciel.

Allez souvent à l'église puiser le courage d'être forts dans vos afflictions. Quand on franchit le seuil de ce lieu de la prière, on se sent saisi par ce je ne sais quoi qui porte tout naturellement au recueillement, aux élévations de l'âme vers Dieu. Les passions se sont apaisées. Et comme d'elle-même, la prière monte confiante, suppliante, résignée. Faites pieusement le Chemin de la Croix. En suivant ainsi la Voie douloureuse qu'a parcourue notre divin Sauveur, vous apprendrez comment on souffre sans se plaindre et d'une manière méritoire. Et puis, à genoux devant l'autel de la Vierge, égrenez votre chapelet. Cette Mère de douleurs allégera le poids de vos propres douleurs. De ce pèlerinage que vous renouvellerez ainsi chaque dimanche au moins, autant que vous le permettront vos occupations, vous vous en irez grandement consolés.

N'oubliez pas que c'est pour vous un devoir des plus impérieux d'appeler le prêtre au chevet de vos mourants sans attendre trop tard. Si au cours de leur vie, ces mourants ont eu des faiblesses, ont commis des fautes, c'est l'heure, quand la mort approche, d'arranger, de réparer tout cela bien filialement, avec la miséricorde infinie de Dieu. Oh ! que c'est bon de bien mourir, même si on a mal vécu ! Il en savait quelque chose cet illustre roi de France qui s'écriait sur le point de rendre le dernier soupir : « Je ne pensais pas qu'il fut si doux de mourir ».

Vous n'ignorez pas que de la mort dépend le salut éternel de ceux qui vous quittent.

Élevez chrétiennement vos enfants. Cette œuvre capitale incombe surtout aux mères à l'heure présente. Faites leur connaître la Providence du Dieu qui récompense les bons et punit les méchants. Donnez-leur pour modèle le divin Jésus. Ceux qui ne partagent pas nos croyances ont proclamé que Dieu, l'âme, l'immortalité, le ciel, l'enfer sont de grands mots vides de réalité. Trop souvent, on a ajouté foi à l'enseignement de ces faux docteurs. Il s'en suit que de nos jours une partie notable de la jeunesse ne sait plus vivre, parce qu'elle manque de principes religieux qui doivent être à la base de toute vie sérieuse. De là ces chutes, ces fautes, ces scandales, ces hontes, dont nous sommes les témoins attristés.

J'ai appris que, malgré les sacrifices que la guerre vous a déjà imposés, vous n'hésitez pas à verser votre cotisation annuelle pour l'œuvre si importante du denier du culte. Je connais trop la sympathique population de Montboissier pour être persuadé que tous sans exception vous aurez à cœur de ne le céder en rien aux autres paroisses pour l'acquiescement de cette dette d'honneur et de justice.

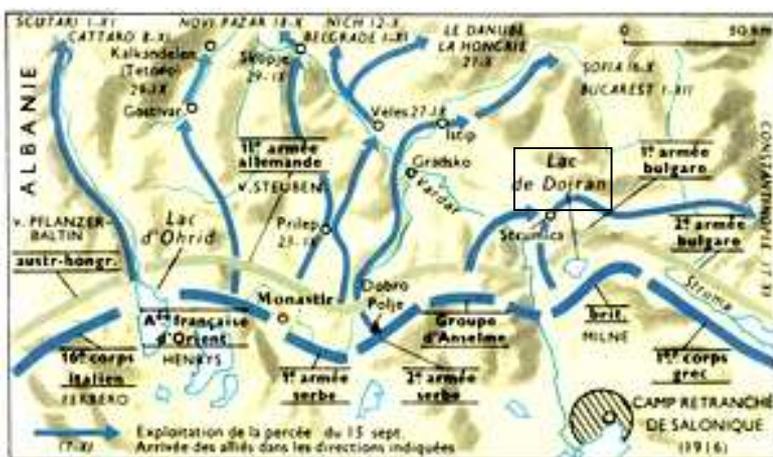
Notre petit bulletin mensuel, qui est le seul lien entre vous et votre curé, vous plaît, puisque vous avez renouvelé votre abonnement. De cela soyez félicités. Je continuerai de vous faire parvenir quelques lettres par l'intermédiaire de ce Bulletin. A défaut de mérite littéraire, ces lettres auront celui de vous prouver que votre curé pense à vous et aux vôtres, que vous saluerez de ma part.

Croyez, mes bien chers paroissiens, à mon affectueux dévouement en Notre Seigneur.

J. DELATOUCHE, curé de Montboissier.

Décembre 1916

Serbie, 12 octobre 1916.



Mes chers paroissiens.

M'entretenir avec vous est toujours pour moi un plaisir bien doux. J'avais l'espoir de le faire, de vive voix, au mois d'août, car je pensais pouvoir me rendre alors en France, et revoir mon cher Montboissier dont j'aime à évoquer fréquemment le souvenir. Cette joie ne m'a pas été accordée.

Au lieu d'aller jouir de quelques jours de repos, je continuai avec ma brigade, les longues marches.

Je vous citerai les principales contrées de la Grèce que nous avons parcourues depuis que je vous ai adressé ma

dernière lettre et vous constaterez qu'en effet nous ne sommes pas restés stationnaires.

Nous passons quelque temps sur les bords de la Strouma, au-delà de laquelle nous apercevons la ville de Sérès. A ce moment la France et la Grèce ne s'entendent plus, et ce désaccord menace d'avoir les plus graves conséquences. En toute hâte, nous quittons les rives de la Strouma. Le train qui nous prend à Sarigole nous emmène, à la gare des Anglais, près de Salonique. C'est le dimanche 18 juin.

Le lendemain soir, nous sommes à Salonique. Sept navires sont en rade pour nous recevoir. Le remorqueur « Vigilant » me conduit avec mon bataillon à un vaisseau russe le « Tambobz », sur lequel nous souffrons horriblement de la chaleur. Ou allons-nous? Nous l'ignorons. Nous apprîmes dans la suite qu'Athènes devait être le but de notre traversée. Pour que le gouvernement hellénique acquiesce à nos justes revendications, nous appuyons d'une démonstration navale ces revendications. Au bout de deux jours seulement, le « Tambobz », comme les autres navires, lève l'ancre, et part pour Athènes. Nous voguons depuis quelques heures, quand Athènes fait des promesses qui nous satisfont. Notre démonstration a déjà produit son effet. On sait comment la Grèce tint ses promesses. Sans avoir vu Athènes, on retourne à Salonique pour y débarquer. Le remorqueur « Angèle Achaïque » reconduit au quai les passagers du « Tambobz ».

Nous nous reposons trois jours au camp de Zeiltenlik, près de Salonique. Puis, nous nous éloignons de cette ville pour nous fixer plusieurs semaines sur les bords du Galiko.

Ensuite, nous verrons la région du lac Doiran. Là, nous serons près de la Serbie et de la Bulgarie. C'est alors que certains régiments de ma division participeront à des combats où ils obtiendront des succès. Nous pénétrerons en territoire serbe. Nous n'y resterons pas.

Nous nous transporterons du côté de Florina. Pour y arriver nous passerons par le camp de Topsin, nous traverserons le fameux fleuve du Vardar. Nous foulerons de nos pieds les ruines de l'antique ville de Pella, qu'illustra Alexandre le Grand, roi de Macédoine. Nous dresserons nos tentes près de Yénidjé-Vardar, cité antérieurement musulmane. Nous parcourons une des contrées les plus belles et les plus fertiles de la Grèce, dans laquelle se trouve, située dans un cadre magnifique, la ville très intéressante de Vodéna. Pendant longtemps, nous longerons l'immense lac d'Ostrovo. Alors, commencerons nos ascensions pénibles, mais non dépourvues de charme, dans les montagnes. Ici et là, nous rencontrerons des camps de soldats serbes et russes. Nos marches nous conduiront non loin de Florina, bientôt reprise aux Bulgares. Laissant Florina à notre gauche, nous nous avancerons. De nouveau, cette fois, sur un autre point, nous franchirons la frontière gréco-serbe. Nous serons en Serbie. Nous y sommes encore.

Notez, mes chers paroissiens, qu'avant tout cela nous avons séjourné dans la presqu'île de la Chalcidique. C'était aux premiers mois de notre arrivée en Grèce.

En ce moment, nous sommes à moins d'un kilomètre de l'ennemi. Les balles sifflent, nombreuses. Le canon gronde fort de part et d'autre. Nos succès continuent. Je crois que nous infligerons bientôt à nos adversaires une sérieuse défaite.

Au cours de nos multiples déplacements, nous avons aperçu ou traversé un assez bon nombre de pays détruits par les précédentes guerres balkaniques. Il me souvient en particulier d'avoir séjourné vingt-quatre heures près d'une ville qui comptait jadis 7000 ou 8000 habitants, Kukus est son nom. La quantité de maisons qui gisent à terre atteste que de grandes luttes se sont livrées dans ces lieux, il y a trois ou quatre ans. Tant que Kukus fut sous la domination de la Bulgarie ou de la Turquie, elle posséda 200 à 250 familles catholiques. Une école de 200 élèves y était alors tenue par 8 religieuses françaises. Deux prêtres catholiques, l'un de rite latin, l'autre de rite slave, y assuraient le service religieux.

Les guerres ont passé. Kukus est devenue ville grecque. La Grèce s'est montrée moins tolérante à l'égard des catholiques. Ceux-ci ont dû abandonner leurs demeures s'ils voulaient rester fidèles à leur religion. Cependant, les deux prêtres sont encore là, avec 4 religieuses qui ont transformé leur école en orphelinat. Dans cet orphelinat, 30 enfants catholiques reçoivent des soins tout maternels. Quelques vieillards plus qu'octogénaires y finissent paisiblement leurs jours. J'eus le plaisir de visiter les religieuses. La supérieure me fit les honneurs de sa maison, en commençant naturellement par la chapelle, qui est ravissante.

En Grèce, j'ai pu le remarquer, les familles sont nombreuses. Il y a beaucoup de pauvres à la campagne. Cette pauvreté est due à plusieurs causes. Les deux principales sont, il me semble, l'insouciance et le manque d'initiative de la plupart. Beaucoup paraissent ignorer le prix du temps. Aussi ils passent sans scrupule de longues heures à ne rien faire. Ajoutez à cela que les Grecs ne connaissent point l'art de tirer du sol tout ce que, en France, la science de l'agriculture sait en tirer. Ils ne sont pas au courant des méthodes modernes. Aussi, il n'est pas rare de voir des terres, qui seraient fertiles si elles étaient confiées à nos habiles cultivateurs demeurer quasi stériles.

Nombreuses sont ici les églises orthodoxes ou les mosquées musulmanes. Presque tous les villages possèdent au moins un lieu du culte. Est-ce à dire pour cela que la piété, même chez les Grecs orthodoxes, soit très développée? Non, il n'y a pas de solide piété, de vie intérieure, selon le langage chrétien. Il est vrai que la dévotion à l'Eucharistie — les Grecs orthodoxes ont l'Eucharistie puisqu'ils ont des prêtres validement consacrés quoique dans l'erreur — la dévotion à l'Eucharistie, dis-je, n'est pas très grande. On ne communie pas fréquemment. La messe ne se célèbre guère que les dimanches et fêtes. La visite au St Sacrement en honneur chez nous paraît à peu près inconnue. Or, c'est dans l'Eucharistie qu'est la source de la solide piété.

A plusieurs reprises, mes chers paroissiens, vous avez lu dans mes lettres ces expressions: catholiques, orthodoxes, musulmans. Vous vous êtes dit en vous-mêmes : il y a donc

plusieurs religions. Votre foi alors s'est peut-être alarmée, comme je l'ai vu chez certains soldats français venus sur cette terre d'Orient. Je vous répondrai : oui, il y a plusieurs religions, mais il n'y en a qu'une seule véritable: c'est la religion catholique à laquelle vous appartenez, c'est la religion fondée par le Christ comme nous le prouve l'histoire d'une façon incontestable. Les autres ne sont que de fausses religions nées dans le cours des siècles et établies par des hommes dont le nom nous est connu.

Vous le devinez sans peine, mes chers paroissiens, au milieu de mes multiples déplacements, j'ai dû m'abstenir souvent de dire ma messe. Quand j'ai le bonheur de monter à l'autel, je vous recommande à Dieu. Je continue de vous faire une large place dans mes prières.

La liste des victimes de la guerre s'est malheureusement bien allongée parmi vous depuis que je vous ai écrit. Ce sont des pères de famille ravis à l'affection d'épouses très affligées et de petits enfants. Ce sont des jeunes gens pleurés par des parents. Je partage votre douleur, épouses, enfants et parents. En vos chers défunts, je salue les nobles et glorieux défenseurs de la patrie. Que Dieu accueille, s'il ne l'a déjà fait, ces héros! Que le ciel soit la récompense de leur bravoure.

Nous sommes entrés dans la troisième année de guerre. Sans doute, l'épreuve est longue. Mais, sachons le reconnaître, la marche des événements militaires ranime les courages et permet de concevoir toutes les espérances. Nos chances de succès ont encore augmenté depuis que de nouveaux alliés sont venus se ranger sous le même drapeau que nous. Malgré cela, ne cessons pas de prier. Au contraire, il faut redoubler d'ardeur. Ce serait mal de se montrer moins religieux, de fréquenter moins l'église, sous prétexte que les hostilités se prolongent au-delà de ce que nous le pensions. Est-ce que Dieu serait sourd à nos supplications? Non. Dieu les entend et les exaucera. Trop souvent le gros obstacle au bon succès de nos prières est en nous et non en dehors de nous. Nos fautes personnelles rendent moins efficaces nos appels à la miséricorde de Dieu. Soyons plus chrétiens, et Dieu accordera plus vite ce que nous solliciterons de sa puissance et de sa bonté. C'est là une vérité qui devrait être gravée profondément dans le cœur de tous.

A vous tous et à vos bien aimés soldats, je souhaite courage et santé.

Priez Dieu pour moi. J'ai la douce certitude que vous l'avez déjà fait. Je vous en remercie.

Je termine, mes chers paroissiens, en me disant votre affectueusement dévoué en Notre-Seigneur.

J. DELATOUCHE, curé de Montboissier.

### **Appel à Cotisation : la cotisation annuelle est de 12 €**

**Votre participation est très importante pour la bonne marche de notre association, c'est la partie la plus importante de notre budget !**

Vous pouvez la régler par chèque à l'ordre des Amis de Bonneval et :

- le déposer à la permanence de l'association, le samedi après-midi entre 15 et 17 heures, au 28 rue de la Grève
- ou l'adresser par la Poste : **Les Amis de Bonneval, 28 rue de la Grève - 28800 BONNEVAL**

L'association est aujourd'hui présente sur Internet à l'adresse suivante : <http://lesamisdebonneval.free.fr>